Un féminin trop singulier

Quand Marthe avait fait sa prière intérieure, suppliant l'Universel de faire en sorte, avec sa manière incomparable de manipuler l'abscisse et l'ordonnée du hasard, de ne pas lui donner encore la même prof (oh , la pensée d'une nouvelle longue année scolaire avec la même névrosée gentille mais coincée), lorsqu'elle avait prononcé dans sa tête la chaîne de ses supplications, elle avait senti comme un enrouement par moments, qui lui avait bloqué le chemin de la persuasion, elle avait douté d'elle-même. C'est pourquoi elle ne fut pas aussi abattue qu'elle aurait pu le penser lorsqu'elle vit s'approcher de son rang la grande presque plantureuse mais simplement majestueuse Mme Colin. Elle l'avait su, elle aurait pu le parier.

« Et…ééé merde, madame Colin … »
Ainsi donc, cette année non plus elle n'aurait pas M. Amado.

« Et je peux prédire ce qui va nous tomber dessus comme première rédaction !… »

Marthe aurait voulu oublier au plus vite le mauvais goût des dernières grandes vacances. Les grandes vacances n'avaient jusqu'alors jamais été trop longues pour Marthe. De nature contemplative, elle savourait les moments qui passaient les uns après les autres en une chaîne jamais brisée. Cela explique à quel point la rentrée lui donnait cette impression de resserrement, de passer à travers un goulot, ah, au secours, bien trop étroit. Et coïncidence aggravante, le soleil cédait en même temps la place au temps frisquet, aux jours qui indubitablement raccourcissaient en traîtres. Le soleil désertant lui donnait froid.

Eh bien, surprise, ah ah, tu m'as presque fait rire, devinez ce que Mme Colin a donné à ses élèves ? Eh oui ! Racontez vos vacances. Et cette fois-ci elle les a prévenus, il faut raconter la vérité, car ils ne sont pas suffisamment mûrs pour développer une histoire imaginaire et faire ressentir des événements qu'ils n'ont pas vécus.

Mais ces vacances, … Marthe n'avait aucune envie de se replonger dans les moments nauséeux qui avaient fait comme une nappe de pétrole même sur les jours ensoleillés où Paul n'avait pas encore fait son apparition.

Pour Marthe, les rédactions étaient une torture enthousiasmante, qu'elle entreprenait avec une jubilation et un sentiment de douleur inextricables. Elle y faisait l'expérience particulière du bonheur du langage qui permet d'extraire des pensées articulées et individuelles hors du magma indifférencié des idées et impressions. Le produit fini la mettait dans un état de satisfaction éblouie, aussi piètre eût-il été, surtout quand elle reconnaissait dans les phrases des idées qu'elle ne savait pas qu'elle avait eues et qui ainsi n'étaient pas mortes, comme tant de ses congénères grouillantes mais fuyantes. Mme Colin leur avait donné trois semaines, et, selon la logique causale de la dernière minute, cela faisait trois semaines moins un jour que Marthe attendait avec une angoisse croissante le moment de se mettre au travail.

« Racontez vos vacances »… Cette année on a failli ne pas partir. On devait aller dans un gîte dans le Massif Central, où, selon maman, un calme idyllique enveloppe des vallons traversés de gentils ruisseaux. On a failli décommander et perdre, comme a dit maman, nos arrhes (c'est comme ça que j'ai appris le mot arrhes, pluriel), à cause de Paul.

Cet été s'est passé sans art. Maman n'a pas sorti ses toiles à cause de son épaule.

Paul, elle l'ignorait, mais elle l'apprit lors des vacances ci-le long décrites, souffrait du sentiment incoercible de ne pouvoir s'échapper de lui-même et d'avoir à être lui toute sa vie. Il buttait contre des murs qui se révélaient toujours être les murs qu'il contenait en lui.

à cause de son épaule, qui la fait souffrir.

Le premier jour avait été une plutôt bonne surprise. Paul était arrivé à l'improviste et ça avait fait comme dans *A Day in the Life* des Beatles, un changement de tempo, un vacarme organisé. Très agréable et bouleversant. Elle était en train de dessiner dans sa chambre en écoutant Led Zeppelin, Emma lisait en écoutant des chants tziganes dans sa chambre, qui était la même chambre et qui supportait avec un calme imperturbable le mélange des résonances que les deux filles ignoraient de toute leur force d'adolescentes pour ne pas avoir à céder sur l'un des deux styles. Joël et Frédéric, quant à eux, étaient absents, probablement occupés à quelque tournoi de ping-pong. A part la chambre des filles, la maison était vide de bruit, et c'est dans ce silence que l'arrivée de Paul s'était répandue, ce silence était devenu animation.

Elle déchira en mille morceaux minuscules son gribouillis – censé représenter le coït – un gribouillis sans cesse recommencé dans un effort quotidien, frustré et rageur de vouloir comprendre avec l'esprit ce qui ne pouvait se concevoir qu'avec le corps. Sa poubelle était pleine des confettis qui témoignaient de sa préoccupation principale, chaque morceau de papier une pièce du puzzle qui constituait le mystère fondamental de l'existence. Marthe luttait contre le problème de la représentation, dont elle voulait qu'elle lui révèle la sensation. De plus, le dessin devait résoudre le problème particulier du dedans, il fallait savoir ce qu'il y avait à l'intérieur. Voulant saisir le dedans et ne pouvant se passer du contour, elle s'énervait de ce que le contour gênait la vue de ce qui se passait dedans.

Elle alla rejoindre les autres et embrasser le cousin lointain, beau comme les femmes de ce côté de la famille, mais un homme lui. Il venait d'atteindre la trentaine et portait des pantalons à pli. Elle se sentit gênée avec ses longues jambes fines et ses bras des deux côtés des épaules et regretta de n'avoir pas porté sa robe, mais s'assit néanmoins avec les autres.

Il s'avéra que l'animation, dans les propos et les gestes qui provenaient de part et d'autre des personnes en présence avaient pour source non pas l'immédiat bonheur de se revoir, mais l'agitation de Paul. Il sautait d'un sujet à l'autre, laissant les femmes à la traîne lorsqu'il s'agissait de commenter les magouilles financières des hommes qui nous gouvernent et les rejoignant lorsqu'il s'agissait du monde, de la musique et de son cabinet d'avocats, dont elle comprit que l'un était un traître, l'autre un imbécile et heureusement la dernière une innocente. Par rapport à la dernière fois où elle l'avait vu, Paul lui faisait l'effet d'avoir accéléré. Son débit, son incapacité à savourer une parole et en tirer toutes les possibilités de direction lui donnait le tournis. La mère de Marthe se passait de temps en temps la main sur les tempes, le père fumait sa cigarette, commentant de temps en temps.

Paul était resté pour le dîner, ce qui n'avait rien de surprenant. Mais il s'était attardé le lendemain, et Marthe se demandait pourquoi il restait, ce qu'il y avait encore à se raconter, et pourquoi ses parents ne commençaient pas à faire les préparatifs pour le voyage du lendemain, tout en jetant un regard inquiet par-dessus son épaule alors qu'elle résolvait à sa manière le mystère de la création.

> *Nous avons acheté un avocat, mais, au lieu de le consommer sur le champ, nous l'avons gardé un peu à la maison.*

Mais Paul s'était fait bête, selon sa mère. Il était dans une phase plus dépressive que Marthe n'aurait plus l'occasion de voir quelqu'un avant longtemps, et c'est cela qui, au début, retarda leur départ.

Mais l'avocat s'est fait blet, et cela a empoisonné l'atmosphère.

C'est cette dernière proposition que Marthe avait entendu sa mère murmurer à son père. Ils commençaient tous les deux à sérieusement s'inquiéter, pour toutes les personnes de la maison, mais chacun à sa manière. Que faire pour Paul ? Et les enfants ? Je crois qu'ils en ont marre de ses scènes de colère. Et Paul ? Le pauvre. Oui, le pauvre, mais il devrait se ressaisir, là il faut reconnaître la voix du père, la compréhension masculine a des limites que les femmes sont là pour repousser. Oui, mais tu vois bien qu'il est incapable de peser les choses pour ce qu'elles valent. Etc., etc.,... Oh, mais arrête de me contredire ! Etc., etc… Ça suffit… Arrête… Attends, là… Mais NON, voyons… Enfin, oui, bon, il est sûr que l'atmosphère est empoisonnée, chéri.

Ils se donnèrent la main et se tinrent dans cette position sans rien dire, chacun absorbé par ce qui se passait dans sa tête. Marthe n'avait pas fait exprès d'entendre les voix, elle était passée dans le couloir à ce moment-là. Au souvenir de la dispute verbale, Marthe sentit son estomac labouré par le même violence que la première fois.

Finalement le père avait eu l'idée de génie de ne pas décommander. Avait-ce été preuve d'altruisme ou d'inconscience, toujours est-il que les enfants reçurent de cette façon une bonne leçon de ce qu'il ne faut pas faire face à quelqu'un qui sombre, ils emmenèrent Paul avec eux. Et Paul n'avait cessé, comme l'avait commenté la mère, de faire des siennes et de faire du scandale.

> *J'avais fermé les persiennes et remarqué une trace de sandales. Ouvrez les guillemets : Oh, mon dieu ! avais-je pensé (ferme-t-on les guillemets autour d'avais-je pensé ?), quelqu'un a-t-il ajouté des pommes de terre dans le cabinet de l'avocat ?, fermez les guillemets.*

Heureusement que le père avait le sens de l'humour, son détachement dans les affaires humaines avait été exemplaire et il n'avait pas hésité à opposer à Paul une version pragmatique du monde.